

L'ENFANT REBELLE GAGNE DU TERRAIN : L'ŒUVRE ET L'UNIVERS D'ALEX VAN WARMERDAM

« **D**u Van Warmerdam typique» est devenu aux Pays-Bas une expression familière. En fait, depuis son deuxième film (*De Noorderlingen* - Les Habitants, 1992). C'est une expression qui apparaît dans des critiques de films, de théâtre ou de littérature, mais aussi dans la langue de tous les jours. Elle désigne la qualité archétypale absurde d'une situation. Un regard qui démasque la société néerlandaise comme une contrée ratissée avec tant d'obstination que cela en devient risible. Ou triste. Ou étouffant. De toute façon, elle n'est pas crédible, cette passion de l'ordonnancement. Toujours, des forces supérieures, imprévisibles interviennent, qui ne se laissent pas maîtriser. Van Warmerdam montre le chaos sous la surface polie, les scènes de ménage derrière les rideaux à petites fleurs. Ce sont des êtres têtus qui peuplent son univers filmique. Ils déracinent les arbres et veulent dompter les eaux. Ce sont des prétentieux, tous. Les femmes sont des mégères manipulatrices, les hommes des couillons d'attentistes. Le monde de Van Warmerdam est baigné d'humour noir et de surréalisme. Non qu'il soit un reflet de la réalité, mais parce qu'il montre la réalité derrière la belle apparence érigée en norme.

Avec son huitième film - *Borgman* (2013) - Alex van Warmerdam a rompu une malédiction aux proportions quasi bibliques qui semblait peser depuis trente-huit ans sur le cinéma néerlandais. Durant tout ce temps, pas un seul long métrage néerlandais n'est parvenu à la compétition du Festival de Cannes. «Un thriller intime malin, sournois et par intermittence désopilant qui pourrait bien s'avérer l'une des sélections les plus audacieuses de la compétition cannoise de cette année» exultait *Variety*, publication professionnelle en langue anglaise qui fait autorité, le lendemain de la première mondiale de *Borgman*. Un autre magazine de premier plan consacré au cinéma, *Screen International*, décrivait le film comme «une fable déconcertante, à l'humour noir» et «un puzzle élégant et malicieux, (...) souvent cyniquement drôle durant la première heure», mais se plaignait aussi de ce qu'il «commence à être quelque peu saturé quand les cadavres s'entassent, dans la seconde moitié».



Scène de *Borgman*, 2013 © Graniet Film.

La vedette du film est un vagabond - Borgman - qui fait irruption dans la vie des habitants aisés d'une villa cubiste. Du Van Warmerdam typique, parce que Borgman attise le malaise latent qui existe entre les conjoints. Encore que, vis-à-vis du monde extérieur, ces derniers nient tout problème. «Il n'y a rien». Ces mots sortent de leur bouche, alors que, de toute évidence, il y a justement quelque chose. En même temps, c'est un film atypique, parce que Van Warmerdam prend une fois de plus une nouvelle direction. Alors que, dans ses réalisations précédentes, les personnages menaient une lutte intestine pour trancher entre le bien et le mal, le mal a ici son propre visage: celui de Borgman. D'entité latente, il est devenu acteur. Une force primitive qui rampe hors de sa tanière souterraine pour jouer, comme il le dit textuellement. Mais il est aussi metteur en scène et manipulateur.

UNE LUTTE POUR LE POUVOIR, AVEC RIEN QUE DES PERDANTS

Jouer et mettre en scène sont les notions-clés qui aident à déchiffrer l'œuvre de Van Warmerdam. Il ne se contente pas de réaliser ses films, il en est aussi le scénariste qui signe son script à partir de storyboards de son cru. Exception faite de *Grimm*, il interprète toujours un rôle dans ses films. Souvent il s'agit de personnages secondaires il est vrai, mais imprévisibles: un facteur (*De Noorderlingen*), un contrôleur des chemins de fer (*De Jurk - La Robe*, et l'effet qu'elle produit sur les femmes qui la portent et les hommes qui la regardent), un serveur de restaurant (*Ober - Waiter!*), le «chien» (*De laatste dagen van Emma Blank - Les Derniers Jours d'Emma Blank*) et un suppôt du mal, poli et présentant bien (*Borgman*).

Immanquablement, il arrive un moment dans les films de Van Warmerdam où les personnages sortent de leur rôle, se plaignent de leur situation, veulent changer de copine ou mettre en discussion les règles du jeu. Dans *De Noorderlingen*, le facteur Plagge (joué par Van Warmerdam) vole le secret de la correspondance en lisant en cachette les lettres confiées à ses



Scène de *Ober* (Waiter !), 2006, photo V. Arnolds © Graniet Film.

soins. Dans *Kleine Teun* (Le P'tit Tony), deux conjoints parlent de faire comme s'ils étaient frère et sœur pour mener en bateau une enseignante. Dans *Ober* - où Van Warmerdam tient le rôle-titre - le serveur Edgar va jusqu'à outrepasser les règles de la réalité filmique en allant se plaindre auprès de son scénariste de la misérable petite vie servile qu'il a imaginée pour lui. Edgar ne veut pas d'une femme malade ni d'une petite amie très exigeante; il réclame une nouvelle et jolie maîtresse! Herman, le scénariste - à son tour - se retrouve sous l'influence de son amie Suzie, qui se mêle de son script. Ils discutent de la nécessité des scènes de sexe entre Edgar et sa petite amie: «C'est nul. C'est rien que du sexe ...» Alors, le scénariste a une inspiration: «Un jeu de rôle. Ils n'ont qu'à se déguiser!» Aussitôt Edgar se faufile, costumé en chasseur colonial, quatre guerriers noirs munis de lances dans son sillage, à travers le sombre appartement de Victoria, l'amante exigeante. Un peu plus tard, Van Warmerdam renverse à nouveau les rôles, quand - maintenant en tant qu'auteur / metteur en scène - il ménage au scénariste Herman et à sa petite amie une scène de sexe dans une baignoire.

On peut dire aussi que tous les personnages de Van Warmerdam veulent être metteurs en scène. Pas seulement de leur propre vie, mais aussi de celle des autres. Il s'ensuit une lutte continue pour le pouvoir qui, dans l'univers de Van Warmerdam, ne fait que des perdants, à côté d'une avalanche de complications. Tout cela ne se passe pas en douceur. Van Warmerdam a défini un jour le personnage central de *De laatste dagen van Emma Blank*, une moribonde qui tient en esclavage toute sa famille par la promesse d'un héritage, comme «un Hitler en jupon». Emma Blank dit elle-même à plusieurs reprises: «Je suis une brave femme». Il n'est pas rare que ce qui commence en taquinerie, prise de bec ou empoignade ridicule se termine par un monceau de cadavres. Le jeu n'a de vainqueur que dans *Borgman*. Devinez qui c'est.

Nulle part Van Warmerdam ne laisse voir l'impuissance des personnages à (re)conformer leur vie à leur rêve d'une manière si passionnée, si drôle, si mordante que lorsqu'ils tentent de se mettre en scène les uns les autres. Avec toutes les conséquences ravageuses que cela implique. Des ordres invraisemblables tels que «Conduis-toi normalement!»



Scène de *De Jurk* (La Robe), 1996 © Graniet Film.

(*De Noorderlingen*); «Je veux que tu fasses quelque chose pour moi» (*Emma Blank*); ou dans *Borgman* «Nous devons nous faire confiance les uns aux autres.» On trouve encore un summum dans *Ober*, où Edgar, un couteau sur la gorge, se voit enseigner les bonnes manières par un homme d'affaires qui lui écrase violemment la tête sur un guéridon en lui ordonnant: «Répète: «Monsieur, je peux vous recommander chaudement notre saucisse allemande»». Inculquer le savoir-vivre par des moyens barbares. Van Warmerdam est le bouffon antifaisabilité du royaume des Pays-Bas, ennemi déclaré des grades et des positions sociales. Sous prétexte d'ordre, de régularité et de bonnes manières, tout le monde se déifie, s'exaspère mutuellement: tout tourne autour de cela dans les Pays-Bas compacts de Van Warmerdam. Dans son univers personnel, il est le dieu qui recrée la réalité à son image équivoque: maniaque du contrôle et anarchiste à la fois.

La relation de Van Warmerdam avec l'autorité du moment ne fut jamais évidente. Sa mère raconta un jour dans un quotidien national que, gamin précoce, il était déjà un crack pour ce qui était de poser des «pourquoi» impossibles. Comme il était l'aîné, avec deux jeunes frères et deux sœurs jumelles, dans une famille catholique, les chamailleries étaient de rigueur. Adolescent, Van Warmerdam fut plusieurs fois renvoyé de l'école après des extravagances que ses professeurs n'avaient pas su apprécier; entre autres, le dessin d'une enseignante pourvue d'une énorme poitrine, en maillot de bain sur un plongeoir.

INSAISISSABLE ET IMPRÉVISIBLE

Après les Beaux-Arts, Alex se fait un nom, en compagnie de son frère Marc, dans le milieu du théâtre néerlandais. Depuis les années 1980, il est le capitaine incontesté à la barre de la compagnie de musiciens et de comédiens *De Mexicaanse Hond* (Le Chien mexicain): il écrit, met en scène, joue, conçoit les décors et les maquettes. Outre son activité d'homme de théâtre,

de musicien et de peintre, Van Warmerdam se distingue aussi comme auteur et poète. Il n'est devenu cinéaste que par désaccord sur la réalisation des enregistrements de ses pièces. Il débute en 1984 avec *Abel* - il s'agit d'un gars de 31 ans qui refuse de quitter la maison paternelle. Abel passe ses journées à dresser ses parents l'un contre l'autre, à épier les voisins avec une longue-vue, et - armé d'une grande paire de ciseaux - à chasser les mouches. Van Warmerdam interprète lui-même le rôle-titre. Son épouse - l'actrice Annet Malherbe - joue la petite garce dont il tombe amoureux. Son frère Marc est premier assistant réalisateur et responsable des décors. Son autre frère - Vincent, qui est compositeur - se charge de la musique. Depuis lors, ses films sont des sortes de productions familiales déjantées, Marc étant le producteur, Malherbe la directrice du casting et Vincent le compositeur récurrent.

Abel s'avère d'emblée un classique du cinéma néerlandais, que Van Warmerdam réussit aussi à placer dans le circuit des festivals internationaux. Son deuxième film - *De Noorderlingen* - se voit décerner le prix du meilleur jeune réalisateur par ce qui allait devenir l'*European Film Academy*. Le troisième - *De Jurk* - obtient le prix de la Critique internationale, en marge de la fameuse *Mostra* de Venise. Quant au quatrième - *Kleine Teun* -, Van Warmerdam réussit même à le propulser jusqu'à un programme parallèle du Festival de Cannes. Participer à la compétition de Cannes - en 2013 donc, avec *Borgman* - constituait logiquement l'étape suivante, encore qu'il ait fallu quatre films pour y arriver.

Chez Van Warmerdam, il faut toujours être sur ses gardes, car les choses ne se passent jamais comme prévu. Ni dans la vie ni, c'est certain, dans ses films. C'est d'ailleurs là que se situe la force de son œuvre. C'est pourquoi l'expression «du Van Warmerdam typique» est plutôt la preuve du penchant néerlandais à compartimenter le monde en petites parcelles bien ordonnées, que de la facilité avec laquelle son travail se laisse enfermer dans des cadres. C'est précisément le caractère insaisissable et imprévisible de ce travail qui en fait l'originalité.

Pour Van Warmerdam, jouer avec les attentes du spectateur est un sport. Par exemple quand *Borgman*, circulant en compagnie de deux complices sur la petite route coiffant une

digue, croise deux autres acolytes qui font de l'auto-stop, Van Warmerdam brave les conventions du genre. Borgman ne s'arrête pas; il poursuit sa route. Dans *Borgman*, on ne peut se fier à personne. Même pas à l'angélique jeune fille. Et certainement pas aux chiens.

On prétend parfois des personnages de Van Warmerdam qu'ils ont conservé quelque chose d'enfantin. De même qu'un enfant peut se demander pourquoi le monde dans lequel il vit est comme il est. Pourquoi les règles qu'il y découvre - conçues pour lui par d'autres et déterminées par les forces de la nature - ne sont pas les siennes. La rébellion contre les forces qui gouvernent l'existence est chez Van Warmerdam aussi absurde qu'essentielle. Graduellement ses films semblent, toujours davantage, suivre leur propre logique ou en nier l'existence. Alors qu'*Abel* défiait l'autorité, et qu'*Ober* entrait en discussion avec son créateur, *Borgman* fixe les règles. L'enfant rebelle gagne du terrain. S'il existe «du Van Warmerdam typique», c'est peut-être bien ça.

Karin Wolfs

Critique de cinéma.

mail@karinwolfs.nl

Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.